

En-Dire

En-Dire – La revue du cercle En-passe analytique – L'Ecole

« A se n'hommer de l'abnomination »

Au sommaire de ce numéro :

Séminaires

- « De nommer à n'hommer »..... page 3
Fiches thématiques – Journées de la nomination..... page 6

Je de l'été

- « Nomination, j'écris ton nom »..... page 14

Cartels

- De s'ê(x)tre par la nomination..... page 15
De ce qui fait langage en la nomination..... page 20

Clinique

- Délire et quart élément à coloration magique..... page 22



est la revue du Cercle En-Passe analytique-L'Ecole
www.enpasseanalytique.com

Responsable de la publication :

Thierry Piras – Psychanalyste – 28 rue de Tolbiac Paris 13
Tél : 01.45.85.37.66

Rédaction / Réalisation :

Pascal Wilhelm

Ont collaboré à ce numéro :

Thierry Piras, Chantal Belfort, Stéphane Moreau

Parution :

2 numéros par an et numéros exceptionnels

Tirage / Diffusion :

Diffusion interne : tirage papier (30 ex. env.) et pdf
Diffusion gratuite – Contribution volontaire possible

Toute reproduction complète interdite

EDITO

Voici que ne s'en finissent les éons de la tyrannie hégémonique, la tribune demeure encore aux seules mains du rédac'chef de la revue du Cercle ! Il est vrai que la place est forte et belle, bien qu'il suffira d'un trou pour l'en déloger : celui de la parole qui nomme le désir de se prendre à l'édito et au jeu de la plume. Mais d'ici là, à ce que le gant de cette invitation soit relevé, et mes vacances du juste conquises, il est temps de vous présenter, ce non moins copieux numéro de l'été. (Le rédac'chef)



Une formule esthétique révisée, pouvant se rappeler à une des étapes de la création, lorsque les eaux furent séparées, mettant dès lors les proses et propos de cette édition dans l'entre de ce en quoi elle s'inscrit. Une formule relookée disais-je, pour une revue consacrée à ce qui n'est pas d'une élection à un prix, mais par la nomination, ou son indicible, de ce qui fait structure en l'espèce, de sujet ou d'assujetti, et de celle à déposer pour s'aposer d'une autre nomination. Un numéro estival qui aurait-pu faire numéro spécial, mais nous conservons le prochain hors-série pour un événement, une incongruité, un défi pour la science de l'érotologie ou une rencontre avec le troisième type, selon, à faire porte ouverte à la psychanalyse.

Bien que l'événement soit prévu pour décembre, il faut bien s'y mettre dès à présent pour faire invitation, à vous chers lecteurs, et à toutes les personnes auxquelles vous ne penseriez même pas et à qui vous relayerez, et parlerez cette invitation.

Pascal Wilhelm

CALENDRIER

Le (S)éminaire

Hôtel Quality Suites*
19h30-21h30
Participation : 10€

Les jeudis

« Jouissance et sexualité »

8 septembre, 22 septembre, 6 octobre.

« Rêves et langage »

20 octobre, 3 novembre, 17 novembre.

« Le sujet de l'inconscient »

1^{er} décembre, 15 décembre, 5 janvier.

Les lundis

« De Jouissance en castration »

12 septembre, 10 octobre, 7 novembre, 19 décembre.

« Signifiant et Nomination »

9 janvier, 6 février, 1^{er} mars, 23 avril.

Les intensifs

Hôtel Quality Suites*
9h30-19h00
Participation : 120€

« Lire Freud et Lacan »

Le dimanche 28 août 2011.

« Clinique et sexualité »

Le dimanche 30 octobre 2011.

« Sur le rêve »

Le dimanche 15 janvier 2012.

Porte ouverte à la psychanalyse

à Paris 13^{ème}
14h00-19h00
Sur invitation gratuite
Dimanche 4 décembre 2011.

* Quality Suites, 15 rue de Tolbiac, Paris 13.

Vous souhaitez contacter les commissions du Cercle En-Passe analytique-L'Ecole, faire des propositions, vous associer à leurs travaux?

Adressez-vous à leurs référents respectifs :

Commission Scientifique / Colloque : Thierry PIRAS (01.45.85.37.66)

Commission Revue / Site internet : Pascal WILHELM (06.83.26.52.86)

« De nommer à n'hommer »

Dans le cadre et l'espace d'une rencontre avec ce qui est de la nomination, il ne peut que faire bon genre, comme en manière grammaticale de s'interroger sur ce qui est nom et acte de nommer, avant de s'en faire avatar, d'un Nom, en registre du Nom-du-Père ou du Nom de Nom de Nom. Comme d'un relent de diversité, il est de ce qui se pose, en terme de sonorité comme le nom, d'une présentation où l'adjonction d'un adjectif qualifie, certes le dit nom, mais ne le fait pas tant miroir de ce qu'il n'est encore qu'à poindre pour l'individu, à savoir l'identification en sujet. Ces adjectifs, au nombre limité à deux, propre et commun, posent la scène d'un dire auquel il convient d'ajuster le dit. Et puis depuis l'ère biblique, il ne semble et s'assemble que de nomination, dans ce qui se fait à être à nommer de père. Et à ce père, dans son écriture Père, où s'en vient la vision, par le feu symbolique, non plus d'un individu mais d'une fonction. Encore donc une histoire de trou que cette nomination qui n'en peut plus de s'advenir sur les bords, d'un presque signifiant, le Nom-du-Père.

Il est indéniable, que le nom ait des effets sur le sujet, encore faudrait-il que celui-ci s'en vienne à s'exister, à faire trou d'une origine qui le dispute à la jouissance d'une fonction phallique, toujours prompt à ne pas se disparaître. Précisons que le nom, se décline en propre et commun, et avançant par là-même une toute différente structure. Le nom propre dénote l'individu qui est désigné par celui-ci, mais il ne connote pas, car il n'implique aucun attribut, ni pertinent, ni conséquent au sujet. Le nom commun, au contraire dénote un individu ou une chose à travers les connotations, c'est-à-dire à travers les attributs qu'il possède. Les noms communs, qui ne nomment pas que des individus, mais aussi des objets, des fonctions, des relations (d'ailleurs tous ces termes sont des noms communs), attrapent la dimension symbolique du nom au réel d'un référent à travers l'imaginaire du sens. «Couteau», «borgne», «forgeron», «médecin», «assiette», sont des noms communs qui parlent, ou se mettent à parler langue pour fixer un rapport à un sens donné, fixé, orienté vers un échange entre des individus. Les noms propres, quant à eux, ancrent le symbolique au réel sans la médiation de l'imaginaire. Le nom propre, ou nom de famille, enseigne d'une génération, d'une lignée, sans par exemple, qu'il ne soit possible de savoir, si l'on parle du père, du fils, du neveu paternel, de la fille (non mariée), quand on ne voit, ni l'individu et que l'on reçoit en partage de communication, seulement ce son, cette sonorité qu'est le nom propre. Ce nom propre, ne nous dit pas non plus, de ce qui adviendra du sens de la communication, sauf à en référer à d'autres noms qui viennent faire suppléance, comme

Monsieur, Madame le Juge, Monsieur le Président, le Jeune Marquis. Et sauf à avoir vu le nom propre, le nom de famille se devenir un nom commun, afférent à un objet de possession, de consommation, comme un véhicule Peugeot, comme un pneu Michelin, jusqu'à y perdre sa superbe, sa majuscule, comme dans le cas de Poubelle (qui se souvient encore de Monsieur le Préfet Poubelle?).

Ainsi la spécificité du nom propre est donnée par l'attention accordée, dans son utilisation, non plus au sens, mais bien au son comme élément distinctif ; en quelque sorte un signifiant. Le nom propre vaut pour la fonction spécifique de son matériel sonore, c'est le trait distinctif au niveau de l'identification. Le nom propre, c'est l'enracinement de l'individu, à se s'être sujet, dans le champ de l'Autre, destiné à jamais, à en chercher à rattraper le manque signifiant. Ce nom propre, et on ne sait d'ailleurs de quelle possession il compose, sauf à en dire de la jouissance, fonctionne comme le nom de l'innommable du réel à jamais perdu par un individu, trop prompt à se nommer ou se sentir sujet. Et ce, à fin qu'il puisse se faire tel ; dans ce qui ne peut que se poser que comme le nom de l'objet a. Le nom propre devient à se considérer, non pas comme le nom propre qu'un sujet possède, mais comme le nom d'une singularité qui fait forclusion de l'Autre.

La nomination sans Autre, est bien le seul remède face aux divers noms qui proviennent toujours au sujet, en provenance de l'Autre. Nous concevons, que le nom propre ne peut suffire à la nomination, de l'individu, dans sa structure de sujet. Mais, bien plus et paradoxalement, son effet chez l'individu, est que son nom propre lui constitue une anti-nomination. Car, rappelons-le, la nomination vise à nommer un réel, la jouissance qui ex-siste au symbolique et entreprend de pouvoir nouer, l'imaginaire et le symbolique au réel.

Je peux soutenir, que donner nom est au dit, ce que la nomination au au dire. Le fameux nom de famille donné à l'enfant au moment de sa naissance, accompagné du prénom qui vocalise, dans le son, du moins la plupart du temps, ce qui est de la différence sexuelle, ne nomme pas pour autant ce qui est de la nomination, d'un dire à s'accompagner d'une réelle prise de la Bastille-sujet par l'individu, encore infans. Le nom propre qui n'est pas d'ailleurs le sien, mais celui des autres de sa lignée, de ce nom qui ne le différencie pas, quant à la fonction phallique, quant à la castration. D'un nom commun, comme celui de «sujet», qui ne se donne pas des autres, ni de l'Autre, mais qui se cheville au corps de la nomination du Nom de Nom de Nom, en phase et phrases du Nom-du-Père.

Donner un nom est bien une opération qui se «f'est» du symbolique et qui est relative au père, au père en tant que nommant, donnant un nom aux choses.

Tout comme Adam, invité par l'Eternel à nommer tous les animaux, les végétaux et les phéno-

mènes se présentant à lui, pour ce don, cette apposition d'un nom, du nom. Le nom, c'est aussi le Nom qui ne se donne pas, qui s'en donne à s'oublier des quatre lettres figurant dans les textes sacrés. D'un Nom, qui au coeur du buisson ardent, ne fait réponse à la demande de nom que par le «je serai, ce que je suis». D'un nom qui fait absence de sonorité, pour faire trou à l'acceptance de l'impuissance humaine, face au Prodige divin.

Faute de ne pouvoir nommer, autrement que par l'absence d'un Nom, ce qui est de l'origine de la Création, l'analysant vaille que vaille s'en vient, s'en tient, à je ne sais quel trou, de l'observance de ce qui est et fait désir à lui, d'un sujet, certainement advenu. Et ceci, au nom, en passant par là de ça lui parle, s'en vient à s'autoriser lui-même comme analyste. D'une autorisation, qui se pose, se nomme dans cette fonction à faire, le plus un de l'expérience analytique d'un autre que lui. Ainsi donc, il est de quelques analysants, qui de temps en temps, dont le temps du désir passé en langage se nomment à eux psychanalyste. Cet acte de se nommer, de prendre nom commun, et qui pourtant à ce moment là, est bien loin du commun, mais d'un propre à faire saillance au dire ou non dire de jouissance de l'autre, il se l'accomplit de lui et institutionnellement de quelques autres, qui eux ont su s'être de loin à l'Autre.

Ce nom à se commencer de se donner sonne l'effervescence, de ce qui sera le passage, avec cet au delà du sujet symptôme, autre nom pour l'analysant, vers un autre du Nom-du-Père, dans son acceptation de Nom de Nom de Nom. D'une triade en identification à un nom commun, celui de borroméen, faisant en quelque sorte métonymie, pour le nouage du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Le Nom-du-Père est symptôme, il sert de symptôme pour autant qu'il a pour fonction borroméenne la nomination symbolique. Le Nom-du-Père noue l'imaginaire, le symptôme, quant à lui va nouer, symbolique, imaginaire et réel. Si nous acceptons, que le N-d-P fasse trou, alors il donne consistance à la structure ; et ce qui fait trou dans la structure, c'est la nomination.

Si la demande de l'Audition en passe, fait nomination du s'être analyste, elle inscrit le nom du parlêtre dans une nouvelle écriture, celle du moins en jouir, en réponse à un plus en jouir de jadis. Ainsi, ce que nous sommes sûr, c'est de la nomination comme faisant trou. Mais à en pousser l'écriture où le nommé, nommer en n'hommer, nous pousse et passe à affirmer que la nomination fait l'homme (et certainement la femme du pas-tout). Quand la nomination nous tient, elle se tient du spectre borroméen, prompt à se pouvoir du dénouage quand s'apparente la forclusion du N-d-P ; alors de là et en ça, la psychose se fait nom, au Nom de Nom de Nom d'un ratage.

Thierry Piras

Fiches thématiques

Sur les journées de la nomination : 14 et 15 juillet

Ce qui fait enjeu dans l'acte de nomination

De l'enjeu, à savoir ce qui serait à gagner, ou à obtenir, mais bien aussi perdre d'une action à nommer, nous mène à en identifier la structure spécifique dans ce qui est du champ de l'analyse freudienne.

La finalité à «ce» nommer, qu'est la nomination, nous invite à lire la multiplicité des pronoms d'un «ce» posé ici, à ce «se» qui s'ouvre à l'étude analytique, quand ce-se perce le trou de l'identification. L'action de nommer qui instaure l'action, comme par label d'un réel en passe d'en finir avec un imaginaire halluciné, ne pose qu'à celui qui dépose ce qu'il en est à lui de la fonction à l'Autre. L'individu, serait, du moins en apparence à nommer d'une autre instance moïque, que la sienne, qui pose sur lui, ou sur un élément de ce qui ferait lui, comme ensemble, une position, un déterminatif, un qualifiant, qui le sortirait en quelque sorte d'un commun. Non plus celui, du nom commun, ou d'ailleurs, il fait détour, par cette sonorité nomination, mais d'un commun qui le pose en propre à l'identification, directement liée à ce que dit l'acte de nommer, ainsi aussi, ce qui en est dit, au delà de l'apparence. L'individu, nommé, par exemple président d'une association, par le choix des votants, sort de l'anonymat de sa seule réalité d'individu, pour endosser, au travers de ce label, donc de cet acte de nomination, le réel d'une structure. Mais d'un réel qui se noue à l'imaginaire associé à ce titre, à cette fonction, à cette identification. D'un réel, qui par le nom apposé, en plus du nom propre, fait introduction de l'individu, comme sujet du symbolique, du fait de la parole. Nous savons, combien, comme dans le cas du président Schreiber, étudié par Freud, la nomination de celui-ci à un titre, active ce qui justement faisait carence, ici en terme d'instauration d'une nomination libératrice de la prégnance libidinale maternelle. Mais tout individu nommé à un titre, une fonction, une récompense, ne verra pas systématiquement s'envoler sa psychose, sauf dans le cadre de la forclusion du Nom-du-Père. L'action de nommer s'instaure aussi d'une démarche, qui ne relève pas d'un autre, mais du jeu de l'individu, en regard de l'émergence maîtrisée et identifiée de son désir à l'Autre, comme dans le cadre de l'Audition en passe.

Y aurait-il quelque chose à gagner ou perdre dans l'acte de nomination ?

Même si nommer instaure déjà la perte d'un état antérieur, pour un nouvel état, lui même qualifié en perte et gain. Gain, de ce qu'il devient en passant dans le champ du langage, ainsi dans ce concours qui lui fait structure à la qualité de sujet (sujet de l'inconscient - bien dit). Mais aussi

perte, de ce qui, en étant nommé X, ne sera pas nommé Y ou Z. Gagner, c'est nommer la perte, l'abandon, et l'acceptation de ce état, de ce qui ne peut advenir : X en place de Y, X en place de Z ; telle semble la loi de la nomination. Ainsi l'enjeu, est la confrontation directe avec ce qui fait gain ou perte, et des fonctions structures afférentes qui s'y opèrent. Derrière tout acte de nomination, va se retrouver, peut-être sous forme de chaînes de signifiants, de symptômes, de ce qui est du Manque. Nommer, ajoute un nom commun à un nom propre, et nommer ainsi retranche ce qui serait d'un rien pour en découvrir, ou plus exactement s'en ouvrir d'un trou. La nomination fait trou, du moins pour le lecteur analytique, qui permute le «sait» en «s'est», dans son appropriation, de ce qu'il conviendra de nommer langage.

Se nommer comme passant et le désir de l'Autre

Il faut en avoir, pour se nommer passant, dans cette demande qui se fait à l'institution psychanalytique référente, à travers l'individu, identifié, comme porteur de cette demande, mais aussi de ce désir. Il faut en avoir, de la Chose à déposer, dans ce qui fait suite ou commencement impossible du passage d'analysant à analyste. Et de ce fait, il faut en être de ce trou, qui s'instaure entre ces deux noms, par le quasi plus un, le passant. S'instaurer du trou de l'entre deux, ou de l'entre Autre, par l'acte de langage, qui s'advient dans cette nomination, formulée sous la forme structure d'une demande à être entendue dans son désir du s'être analyste. Au-delà de cette nouvelle fonction, qui peut d'ailleurs s'accomplir, en dehors de toute sollicitation au désir de l'Autre, à une nomination de son institution. Faire demande d'Audition en passe, se nommer passant et engendrer de fait, la nomination corrélatrice de deux passeurs et d'un cartel, s'instaure à moindre mesure, dans un processus de création. - Il y a de la création, celle du désir et celle du langage. Endosser cet état intermédiaire et précaire, car non destiné à la durée, autre que celle des tourbillons encore à jalonner des rivages de la résistance, c'est ce qui se nomme «passant». L'individu, à la fête de son expérience analytique, à la croisée, souvent encore noueuse de sa didactique, s'en prend à se prendre pour quelqu'un d'autre, ou plus exactement, ce quelqu'un de l'Autre, qui incitera un analysant à venir se signer de ses signifiants, devant lui (où lui, incarne à la fois l'analysant nouveau, l'analysant ancien, et bien entendu, l'inconscient). Se nommer passant dans la demande institutionnelle de l'Audition en passe, c'est nommer «ça» rupture avec l'assujetti et le sujet d'ailleurs lui aussi, pour faire langage du parlêtre et du sujet de l'inconscient. Le passant se devient l'amant du trou, où il s'immole à l'inconfort de l'entre, après l'antre de ses dépossessions. Comme passant, dans cette nomination qui n'a de sens qu'à faire non sens au désir de l'Autre, il devient pleinement alors sujet de la psychanalyse. Sa nomination, ne s'en vient pas à trouser son choix d'une activité professionnelle nouvelle, mais bien au

contraire à trouver à en devenir lui-même le trou de ce qui est lui et l'institution. Il ne se prépare pas à devenir psychanalyste, ce qui d'ailleurs ne semble exister que sur les cartes de visite, mais il se prépare à réinventer à chaque analysant qu'il recevra en son entre, la psychanalyse. Tout en disposant, tout de même de quelques savoirs, comme celui, de savoir qu'être face au savoir. - Et le désir de l'Autre ? Gageons qu'il sache, puisqu'il est devenu le sujet, qui se nomme passant, qu'il continue de l(a) faire langage, pour que ce qui demeurerait de la jouissance, n'en soit vu que comme telle.

A bon entendeur (ou en tant d'heures), ne sera-t-il pas nommé, par au moins un analysant, le sujet supposé savoir ? Et ce même, si cette nomination ne passe pas par les mots du dire, mais seront entendu par lui, comme des (-1 mot) du dit.

De l'identification à la nomination

Depuis la reconnaissance du stade du miroir, l'image de l'enfant, par delà l'image spéculaire, fait nomination. Des paroles posées par la mère, et par ce silence, celui de la jouissance phallique bousculée de part les débuts de l'instauration de la qualité de sujet pour l'enfant, s'instaure la structure de l'identification. La valse de l'imaginaire, du réel et du symbolique s'organise dans cette présentation, qui à la fois instaure le Manque dans sa place du refoulement, et la véritable annonce de la nomination de la castration à s'instaurer de la métaphore du Nom-du-Père. Est-ce bien l'identification qui précéderait la nomination, comme semble le marquer cette épitaphe en guise de titre ? Certes, il y a, au sens freudien, de l'identification de l'enfant, par mimétisme aux gestuelles des parents, il aura ensuite de l'identification lors de la phase oedipienne ; comme pour nommer sans le dire ce qui serait de l'objet a. L'identification fait nom commun d'une action à la recherche d'un attachement à une autre personne, mais bien plus, à ce qui est du désir de l'Autre. Sans que cela ne soit d'ailleurs identifié comme tel, ni même nommé de telle façon. L'identification et la nomination vont jalonner le chemin que mène et qui mènera l'individu à se perdre de ce terme même d'individu, pour acquérir celui de sujet, du moins dans un temps second. Car ce temps second n'est pas le dernier, il précède à n'en pas douter (comme semblerait nous égarer le chant des sirènes du symptôme) un autre temps, celui du nouage des considérants même de ce qui peut nouer ou dénouer tout individu : l'imaginaire, le symbolique et le réel.

Au-delà d'une identification, dénommons le sujet, comme trou du borroméen, en ce sens où il n'est ou pas, devenant ce qu'il se «f'est» comme fonction à lui, noueuse, dénoueuse ou bien encore, comme pour parfaire l'hallucination de l'imaginaire, le sinthome, en sa nomination de quart élément. L'identification symbolique rend compte de l'histoire personnelle du sujet, de ses

origines, de sa culture et de sa religion, de son patronyme et de son identité sexuée. L'identification réelle consiste en l'identification du sujet comme sujet désirant. Et l'identification au symptôme, le 4ème nœud amené par Lacan lors de son travail sur Joyce, rend compte de la défense du sujet à l'encontre du désir qui l'anime.

L'acte de nomination, que nous avons déjà rencontré dans le stade du miroir, consubstantielle à l'identification au miroir, fonde l'être parlant. Mais l'image captivante du miroir, au-delà de ses propriétés unifiante et fondatrice, organise aussi le manque : le désir de la mère n'est pas tout entier pris dans l'image que reflète le miroir. Le désir de la mère est aussi orienté par le phallus, au-delà de l'enfant. C'est pourquoi tout l'investissement libidinal du sujet ne passe pas dans l'image spéculaire, qui reste marquée d'un manque, le phallus imaginaire. L'identification imaginaire, c'est l'identification moïque, paranoïaque, celle du miroir.

Serait-il possible, même au prix d'une analyse terminée, de s'identifier comme celui, ou celle, parvenant à cette situation, de se nommer parlant, voire parlêtre ? Mais est-ce si fondamentalement parlant que ce qui relève, malgré tout, de ce qui sort du trou, du désir et non plus la masse informe qui peut-être en subsiste encore. Et celle-ci, à ne même pas pouvoir la nommer de la jouissance, comme d'une considération d'une forclusion générale sur une nomination, à ainsi ne jamais pouvoir être en identification, par ce qui ne peut que rester malgré tout, l'ombre du sujet de l'inconscient.

D'un père au Père, une histoire borroméenne

Suivant cette stance quasi delphique, du moins dans sa première partie, il est de constater que le père fait nom pour passer avec le Père à ce qui fait nommant. Perdant au passage, comme vous le remarquez, toute dimension de sujet, par l'abandon de l'épithète, pour une conjugaison à la troisième personne du verbe faire. Le Père marque ainsi sa dimension de structure en rupture avec tout qualifiant d'individu. La génétique, et la nomination sociale font de l'homme copulant, un père, dans ce qui le marque par une seule intentionnalité, bien que le plus souvent machinale, au sens de répondre à un acte, sans y réfléchir, ni fléchir dans sa dimension de sujet. Il transmettra à son enfant son nom propre, qui d'ailleurs ne lui appartient le moins du monde en propre, étant celui, de son père et de ses ancêtres. Qualifiant son enfant, comme on signe une marchandise usuelle dans la Grèce ancienne, d'un nom d'appartenance, de reconnaissance et pourquoi pas même de propriété. L'individu, fait père par la grâce de l'enfant venu dans sa famille, de sa chair, du moins l'espère-t-il, se retrouve affublée de deux noms, un propre qui ne change pas et un autre commun, car rappelons-le, il n'est pas le seul père, qui le positionne uniquement comme géniteur. De cette manifestation du réelle, s'adjoint celle de l'imaginaire avec

ce qui se joue dans la représentation de ce statut : le bon père, le père méchant, autoritaire, courroucé, etc. Le père symbolique ne peut qu'exister dans une acceptation monothéiste, à l'aune du «je serai, ce que je suis»; où d'ailleurs il n'est pas fait ni mention, ni allusion à un individu, sauf pour le christianisme (avec Jésus comme fils).

Le Père, en gagnant une grande lettre nomme ce nom commun du réel, en un autre nom, certes là encore commun au sens de la linguistique, mais déjà à ne plus parler de l'individu, mais d'une structure, d'une fonction. Dans un autre mystère que celui de la génétique ou de la paternité, pour joindre les rives borroméennes, de l'acte de nommer par le Nom-du-Père. Dans une écriture de transition, comme s'il fallait ménager tout risque de dénouage du RSI, le Nom-du-Père, non encore directement nommé ici, comme l'est le YHVH, d'un autre nom lui pronom-çable. Le Père serait en quelque sorte ce qui peut s'adjoindre, d'un autre nom, celui de Nom-du-Père, intangible à toute saisine dans l'unicité, sauf à le placer comme quatrième noeud du borroméen. D'un quatrième qui fait trou, à cette fonction symbolique, à la fois élective à la psychose mais aussi électrice de la nomination.

L'individu ne gagnera pas son galon de Père, il se demeure dans ce nom du réel de père, qui peut faire grâce à s'occuper de l'enfant, et fait songes de ses hallucinations (comme le Petit Hans de Freud). Dans la triade du réel et de l'imaginaire, il n'y a que le père, en côté de la mère et de l'enfant. Dans la triade du borroméen, à côté du réel, de l'imaginaire, et du symbolique, ce qui fait le plus un du trois, est déjà plus le Père, mais le Nom de Nom de Nom. C'est par la clinique du noeud, que l'analysant «ce-vers-a» dans le deuxième miroir, celui non plus d'une clinique du «je», mais d'une clinique du trou.

La nomination, c'est ce qui fait trou

Si on pose que la nomination fasse trou, c'est qu'il existe quelque chose qui puisse exister avant que cela produise trou. En quelque sorte, le (-trou), comme relevant d'une structure en amont, là aussi de l'avant nomination. Existe-t-il un état ou un moment qu'il serait possible de qualifier, faute de le quantifier, d'existant, en dehors même l'acte de nommer? Ce qui reviendrait à se demander ce qui fait la nomination, à par l'acte de nommer - certainement, ce qui est du nommant ; dans notre champs, il s'agit du Père. Et avant le Père, avant donc la structure, se dessine la silhouette de l'individu, le père dont on parle en particulier, et non le père en générale, qui ne peut pas exister, autrement dans le noeud imaginaire. Que pourrait être d'autre que le nom de famille, l'action de nommer du père, envers l'enfant, la non-nomination et certainement le (-trou). Tout en sachant que nous essayons là ensemble, de faire corrélation de deux ensembles différents, le père et le Père. L'un au nom d'un individu, l'autre en nom de fonction, celle de nomi-

nation. Le père donne son nom, mais ne fait pas acte de nomination, et il ne le pourra pas. Rappelons que pour que s'accomplisse l'acte fondateur, qui forclos la forclusion, celle du Nom-du-Père, il convient aussi qu'intervienne la mère, mais surtout la prise en compte d'une autre instance, celle du symbolique. D'un symbolique qui ne dépend ainsi donc pas uniquement d'un vouloir agir de l'individu père, mais de l'agissement, au sens structurelle d'une fonction, celle nommante, celle fondatrice, de S2/S1. La nomination ne fait pas le trou, au sens où elle matérialiserait ce qui est nommé trou ; la nomination fait nom en appel d'un autre nom, le nom de l'Autre. Le (-trou) n'est pas le trou inexistant, mais le trou non encore reconnu, marqué au sens borroméen. Il est déjà ce qu'il sera dans la nomination à venir, quand la reconnaissance de la structure sera établi ; et notamment la différence entre père et Père.

D'une différence qui fait nomination dans la fonction qui mène de (-trou) vers trou. Mais d'une différence qui ne s'étaye plus de père à Père, mais de qui ne se nomme pas à nomination. A savoir que ce qui ne se nomme pas où se nomme, n'est pas le moindre du plus dit, compte tenu que cela faire dire dans ce quasiment signifiant qu'est la nomination, d'un (+) en place d'un (-). L'analyste et l'analysant, comme compère et loriot, restent à faire coin du regard d'un signifiant en place d'un Autre à décerner au label du savoir.

Le nom propre s'ignore du signifiant

Le nom propre, et OUI, justement, ne s'ignore pas du signifiant, malgré toutes les apparences, qui pourraient penser que le nom propre, nom de famille puisse faire entorse au signifiant signifiant. A charge pour nous ici, d'en entendre la sonorité dans la langue de Dante, ou du moins dans une homophonie s'ignore/Signor. A inscrire de ce nouveau fait la stance première sous ce registre nouveau ; le nom propre, monsieur du signifiant ; comme un titre de noblesse à faire blason.

A la différence du nom commun dont le référent est généralement une classe de choses, du patronyme on attend qu'il indexe une existence et une seule, indépendamment de toute qualité, autre que la descendance. En ce sens, le patronyme n'est pas un signifiant, car il tend à désigner indépendamment du sens. Le prénom qui s'ajoute au patronyme est tout autre chose : il n'est pas transmis automatiquement mais il inscrit un choix. Aussi est-il toujours le stigmate du désir de l'Autre à l'endroit du nouveau venu, autrement dit un signifié de l'Autre (S(A)) qui porte la trace de ses rêves, de ses attentes. Et combien de Mikel, de Johnny, de Marilyn... A moins que ce ne soit la trace de ses deuils quand c'est le prénom de l'enfant mort, ou de l'aïeul regretté, ou le prénom mixte qui barre le sexe effectif.

Le nom propre y désigne ce qui d'un être n'est pas identifié et pas identifiable par le signifiant. Si le sujet est représenté par les signifiants qu'il assume, ces signifiants ne sont cependant que des représentants qui ne disent pas ce qu'il est disons en lui-même, hors représentation, et qui donc reste un x. Le nom propre est précisément non pas un signifiant qui représente le sujet, mais l'index de ce qu'il est « d'impensable », de ce qui de lui ne passe pas au signifiant. Les deux noms de cet impensable, ce sont chez Freud libido et pulsions, chez Lacan d'abord désir et jouissance, puis le nouage borroméen spécifique qui définit un parlêtre. Ainsi le nom propre est-il le nom de la chose et non du sujet lui-même.

Le nom propre peut se trouver alors en place de signifiant du mathème $S(A)$, le « signifiant du manque dans l'Autre ». C'est dans ce sens, qu'à la fin de l'analyse nous trouvons souvent, un signifiant, un nom de jouissance, un nom d'objet qui, comme le mathème, est la réduction minimale, l'élément de structure qui écrit et condense le réel de l'être de jouissance du sujet dans sa spécificité.

Il y a aussi le Nom-du-Père comme élément de la théorie des noms propres. C'est-à-dire que ça ne signifie rien du tout, c'est un signifiant égal à lui-même qui ne renvoie à aucun autre signifiant. Il vient occuper la place laissée par l'absence du signifiant de cet Autre qui est manquant. Si le nom propre désigne le sujet comme sujet mort, c'est le nom sur la tombe. Mais c'est dire aussi que tout sujet a au moins deux noms propres : au sens commun du terme, son patronyme dont on sait qu'il a lien avec ceux qui le précèdent, et celui de la jouissance qui s'écrit dans le trou du Manque.

Ce parcours peut aussi nous fournir des raisons pour lesquelles pendant une analyse le nom propre, celui qui nous a été donné par nos parents, en général ne se prononce pas, ne se mentionne pas. Si ce n'est peut-être sur l'agenda de l'analysant, place de celui ou celle qui passe temps des séances, sous un nom qui n'est pas encore le sien ; certainement sujet de l'inconscient...

Du Nom-du-Père au symptôme

De ce qui semble s'assembler comme une injonction formelle, il convient d'en identifier trois particularités liées à ce qui est ou n'est pas d'une fonctionnalité du N-d-P. La première est celle où se joue la forclusion du N-d-P, ainsi où justement ce signifiant ne peut se venir en place de celui de la mère à libérer l'enfant de l'adhérence à son jeu sexuel, en phallus de substitution. Et le symptôme, si rien ne vient faire quart élément, pour contrer le dénouage du noeud borroméen, se nommera de la psychose et son son cortège délirant. Le deuxième cas, qui pourrait sembler d'un premier abord, le contraire, s'instaure d'une juste manifestation de cette méta-

phore, par le rôle en fonction co-produite d'une mère faisant trace à la femme du pas-tout et d'un père, abandonnant la mystification imaginaire de père pour s'endosser de celle du symbolique menant à un réel parlant, du moins en terme métapsychologique. Les deux positions font symptômes, non plus seulement dans ce qui serait visible d'une conduite psychique de l'enfant, mais dans ce qui à avoir ou à être du phallus quant à la destinée de sujet et ce, pour les trois éléments de la triade (mère, enfant, père). D'une triade, qui peut avec cette nouvelle inflexion du ça-voir, se poster d'une nomination, où les termes de contractants, sont ceux de sujet à identification. Ainsi, la scène se révèle d'un autre auditoire, ou plus précisément, écritoire, d'un socle d'une lettre à instaurer celle du père des temps modernes *. Le symptôme apparaît alors comme ce qui maintient avec le Père un lien qui soutient l'identification et la jouissance sexuelle : le rond du symptôme, dit aussi « rond du Nom-du-Père », permet de nouer R, S et I. Le Nom-du-Père : c'est dans le nom-du-père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi. (Lacan). Le père est un symptôme, ce qui ne veut pas dire que le symptôme est père ou même que tout symptôme soit, si je puis dire, d'essence ou de substance paternelle

Pour Lacan, le symptôme est la façon fixée dont chacun jouit de son Inconscient. A cet égard, la façon qu'induit la normalisation oedipienne, même si elle est autre que celle de la névrose, n'est pas moins fixée, la cure ne vise donc pas une telle normalisation, mais plutôt un « savoir faire avec le symptôme » au lieu d'une jouissance de celui-ci.

Le symptôme est équivalent à un nom du père* et peut permettre chez un sujet de nouer ensemble l'imaginaire, le symbolique et le réel de la jouissance.

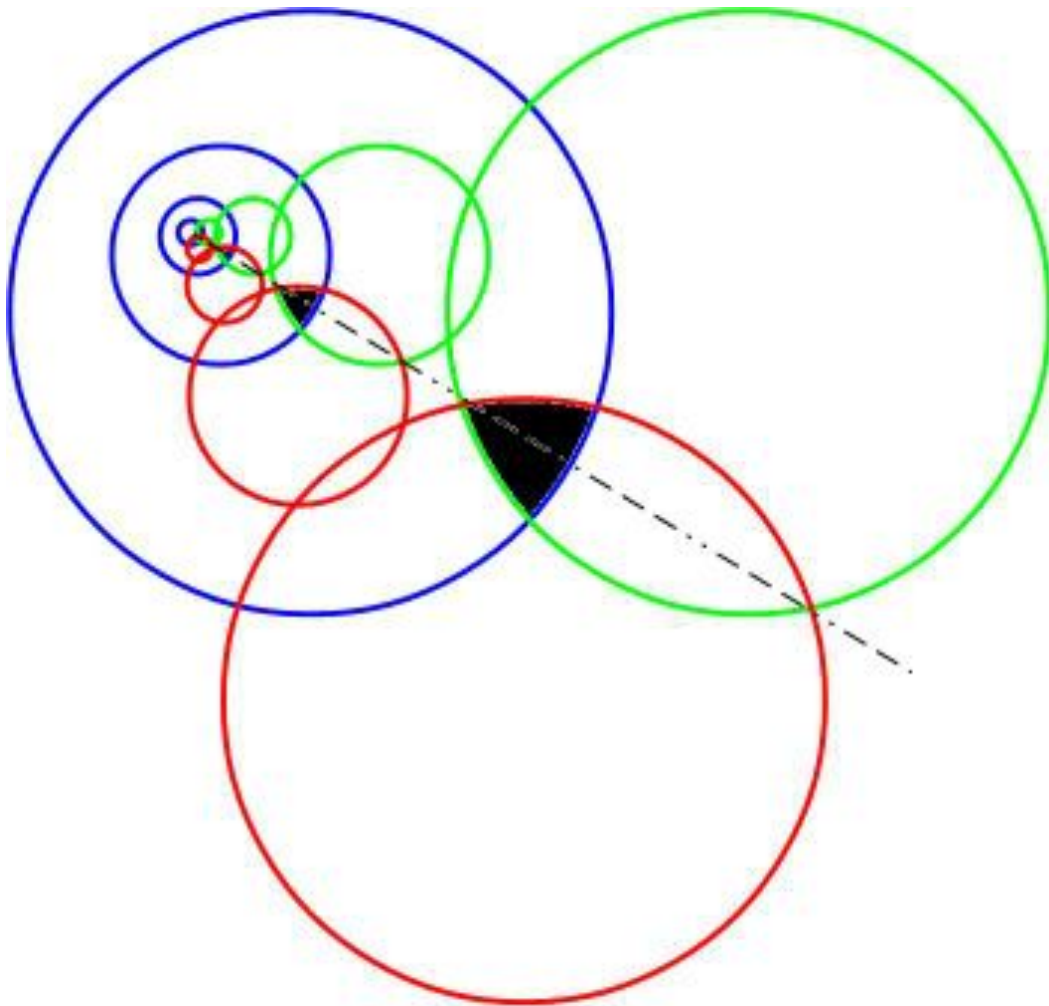
* Des thématiques qui doivent faire questionnement...

Thierry Piras

« **Nomination, j'écris ton nom.** »



Et s'en résonne, avec toute la déraison d'un cri du coeur, adressé à cet Autre dont la nomination s'en vient. Et quand bien même on le sait, et quand bien même ça en s'est, il en passe et passera du temps, avant la fin des tant, en tout ças temps de temps de temps, avant de s'en dire, après le temps de tant de soupirs, qu'elle ne viendra plus de l'autre, qu'elle ne s'en vient pas, qu'elle n'en est jamais venue.



Et après la cannonade, au troisième coup résonne, et sur la scène, un rideau s'entrouvre, non pas de pluie, non pas de pleurs, mais d'un bien d'rire, à faire honneur au père du père d'un bien nommé, tel un Pantagruel.

Pascal Wilhelm

De s'ê(x)tre par la nomination

Autour de la métaphore des Noms-du-père

Lors de nos différentes réunions, nous nous sommes questionnés et avons posé sous la forme du questionnement de nos questions, des pistes de réflexions, certaines réponses, avec des idées et des hypothèses qui ont affleuré et que nous partageons ci-après.

Nommer un objet le rend existant pour soi-même dans le temps donné de sa nomination ; mais ne le point nommer signifierait-t-il qu'il n'existe pas ou plus ? Il semble bien qu'il existe encore pour un autre. Ainsi cet objet inanimé (stylo, bouteille...), reste-t-il bien existant en lui-même et pour d'autres qui le nomment, le nommeront, l'utiliseront de leur côté. Nommer cet objet par un mot commun pour tous permet de structurer un code langagier pour autoriser l'échange, la communication dans une langue compréhensible pour le plus grand nombre. Ainsi donc, il existe un langage commun, quelque soit la langue utilisée, pour nommer les objets et, par suite, les êtres. Prenons un aphasique, par exemple. Qu'il soit atteint sur l'aire de Broca ou celle de Vernicke, le résultat est, d'une manière ou d'une autre, la perte de sa capacité à communiquer avec les autres, dont la perte de capacité à nommer l'objet selon la langue commune au grand nombre : il va nommer « bureau », par exemple, le stylo, se croyant bien nommer l'objet par le mot de vocabulaire qui lui est habituellement attribué.

Nommer par un mot commun pour tous permet d'établir des échanges, de recevoir et entendre, de donner et répondre, tout ce qui permet de parler de quelque chose ou de quelqu'un d'une part, et d'autre part, ouvre à la capacité de la pensée projective dans le sens où il n'est plus besoin de voir l'objet ou la personne pour en parler.

Pour ce qu'il en est du questionnement de la question, nous nous sommes interrogés sur nomination, dé-nomination, non nomination. Ce questionnement nous a mené à des pistes et certaines hypothèses à approfondir.

La nomination fait-elle seule exister un objet ou un individu ? Dé-nommer fait-il cesser d'exister, d'être, ou bien le fait-il exister autrement ? Tel l'enfant pour qui la castration symbolique n'est pas nommée dans sa symbolique et le laisserait donc exister mais non comme un sujet sujetifié, mais comme un objet phallique de sa mère ?

Des réflexions faites aux enfants voire à des adultes, de type « tu es nul, stupide », « tu es celui, celle qui n'arrivera jamais à rien, un(e) bon(ne) à rien »..., sont des formes de dé-nomination de la personne. Relève-t-elle seulement du déni de qui est réellement la personne « je suis untel(le)

! » ? Ou bien pouvons-nous y voir des paroles qui visent (consciemment ou inconsciemment) à rendre l'autre forclos. Telle, par exemple, la forclusion du père : celui-ci dé-nommé dans sa fonction phallique par une mère de type gorgone matronique, dévoreuse cannibale de son enfant/objet/substitut de phallus, et par là qui se dé-nomme elle-même du nom de femme qu'elle serait sensée s'être en retour avec l'acceptation de la métaphore du Nom-du-Père qui la fait être castrée dans cette nécessité de se renommer femme ?

La non-nomination relève-t-elle de l'oubli, du déni ? Ou fait-elle trou du manque ou de la jouissance ? Ou encore relève-t-elle de ces deux champs à la fois ?

La nomination commence avec la naissance de l'être nouveau par un nom propre, et un prénom qui font inscription à l'Etat Civil en Mairie en temps qu'individu reconnu de l'espèce humaine.. Traditionnellement le nom propre est celui du père ; il attribue une filiation, fait entrer l'être nouveau dans une ascendance et annonce une possible descendance qui perpétuerait la lignée. Le prénom précise son individuation et commence, par cette nomination, à annoncer une différenciation en fille ou garçon.

Avant sa naissance, l'enfant (non encore garçon ou fille) est nommé dans le désir de la mère et du père. Il existe dans l'Imaginaire et le Symbolique, mais non encore dans le Réel, dans la réalité. Il est nommé le bébé, le fœtus d'une indifférenciation, fortement amplifiée par ceux qui ne veulent pas connaître le sexe de l'enfant avant sa naissance (alors qu'aujourd'hui il est aisé de le savoir). Parlé par les futurs parents, cet enfant n'est issu que de l'Imaginaire et du Symbolique. Il reste à la merci, - assujetti pourrions-nous dire et ceci avant même d'être né -, du désir de ses parents et fondamentalement de celui de l'Autre qui déjà en Imaginaire se l'approprie comme substitut de phallus. D'autant plus assujetti que ces futurs parents sont restés eux-mêmes assujettis aux désirs de leurs propres parents. Dès lors que le prénom est neutre (Michel, Dominique, Frédérique, Pascal(e)...), il est fait choix d'une non-nomination du sexe de l'enfant. Il semble s'agir d'un déni autour du sexe de l'enfant qui reste, du moins dans le désir des parents, du père et/ou de la mère, incertain. « C'est une fille, nous voulions un garçon ». « C'est un garçon, je voulais une fille ». Je le nomme donc du prénom du déni, de l'incertitude, du trou peut-être même de ma propre jouissance. Il est ainsi donc fait charge pour cet enfant de s'y retrouver plus tard ou de se voir rester dans le déni de lui-même, d'autant plus qu'il n'aura su s'acheminer en structuration différenciée vers l'état d'être sujet sujetisé.

Nous pourrions nous demander si, cet individu qui vient de naître, nommé ou pas dans la langue des mots par son père et/ou par sa mère mais en tous cas inscrit de ses deux noms à l'Etat Civil, peut par ces deux noms seuls se qualifier d'être. Autrement dit, « J'ai été nommé(e) deuxtelle... », cela me suffit-il pour me qualifier d'être ou cela fait-il seulement étayage à

m'amener à être, à m'être ? Autrement dit, peut-on se satisfaire d'un nom propre et d'un prénom pour s'être ? Ou bien pouvons-nous supposer que la castration fait seule acte de nomination à s'être de l'état d'objet à l'état de sujet ? Et que si elle n'a pas été symboliquement posée au moment de l'Oedipe où l'infans est sensé quitter la loi oedipienne de la mère par l'opposition de la métaphore de Nom-du-Père, elle pourrait sur-venir symboliquement de l'individu en tant qu'analysant qui s'advient sujet au détour de son expérience analytique à s'être en reconnaissance de lui-même et en se nommant de cela, voire du parlêtre à la fin de son analyse. Plus que de s'advenir en parlêtre, il s'agirait d'ailleurs de se nommer du parlêtre.

Or, la castration doit être nommée pour s'exister. Elle met en jeu la métaphore du Nom-du-Père et la nomination de ce dernier par une mère qui reconnaît en le père, l'homme qui a le phallus et pose la loi, se permettant ainsi de se revêtir de son habit de femme, non en attribution d'un substitut de phallus, mais en pas-toute. Une mère qui refuse de nommer le père dans sa fonction de métaphore paternelle risque de créer forclusion et d'entraîner son enfant/objet vers la psychose ou une forte tendance à la psychose tandis qu'elle-même restera éloignée de la femme qu'elle est sensée s'être.

De ce qui est de la dé-nomination, nous pourrions lui attribuer le dé-ni dans le sens ou dé-nommer quelque chose ou quelqu'un reviendrait à dé-nier ce qu'il en est de lui. Nous pourrions parler d'une nomination en déplacement, ce qui nous fait penser à la phobie qui signe un déplacement, tel chez le petit Hans la phobie du cheval qui vient en place de ce qui n'a pu être nommé : la jouissance lors de l'onanisme premier. Ce phobique est dé-nommé de son prénom pour se nommer ou être nommé de sa phobie. Je me dé-nomme lorsque je me présente du nom de ma maladie. Je me nomme autre que qui je suis. Je ne suis plus un être qui s'être, mais quelqu'un d'autre à type objet, à type émotion, ce qui me fait régresser à la période où je n'existais qu'en objet phallique de l'Autre.

La non-nomination de son enfant par son prénom nous mène à l'oubli, volontaire ou non, au désintéressement ou au dé-ni de qui il est, d'une dé-nomination . Il s'agit du dé-ni de son être. Tout autant que vouloir le dé-nier de sa filiation. Telle la clinique nous parle de ce père qui refuse de nommer son aîné «mon fils». Il dé-nie à la fois la filiation, prolongement de sa lignée, mais il se dé-nie par là-même en tant que père. Il crée un déni double : ne pouvant se nommer père, il ne peut nommer son descendant et fils ; de la même manière que ne le fit son propre «père». Le père symbolique est en absence et ne peut poser la loi de la métaphore du Nom-du-Père à un fils qui ne peut être nommé de cette filiation.

Celui, celle qui fût nommé d'un prénom est dé-nommé(e), dé-nié(e) ou en advient à se dé-nommer, dé-nier lui-même : je suis nulle, je suis incapable, je suis bon(ne) à rien, je suis... autre que

qui je suis !» Je me dé-nomme en me nommant autre que celui, celle que je suis.

Nous retrouvons ce qui relève du déni : nier sa filiation, difficulté à nommer fils, fille pour celui, celle qui n'a pas lui-même été nommé par son propre père, ou sa mère ; déni/rejet à la naissance par un déni de grossesse (je ne suis pas enceinte, je n'ai pas accouché, je n'ai pas d'enfant...) ou par non désir de l'enfant arrivé. Nous sommes là dans le champ déjà probable de la forclusion de l'autre, d'un champ probablement psychotique.

De la non-nomination nous avons décliné un questionnement de la question suivante qui nous a interrogée tout au long de nos réunions : Est-ce que le nommé seul donne existence ?

Et à sa suite : la castration peut-elle faire acte parolé de nomination, symbolisé par l'interprétation dans l'espace de l'expérience analytique ? Le sujet de l'inconscient démystifié se voit-il ainsi nommé en s'être, psychiquement autonome, par la re-nomination de la castration dans l'expérience analytique en place de celle qui aurait dû être nommée par la métaphore du Nom-du-Père à la fin de la période de l'infans ?

Nous avons voyagé tout au long de l'échelle du temps des différents stades de la structuration psychique de l'infans, et nous avons r-en-contré en existence bien qu'en non-nomination l'inconscient, le désir, la jouissance, le phallus, mais aussi le refoulement et même le transfert dès lors que l'on aborde l'expérience psychanalytique.

Il en est ainsi au stade oral du désir de l'enfant pour sa mère et du désir désirant de celle-ci pour son enfant/phallus. Le désir existe au même titre que le phallus en-avoir, mais ils sont non-nommés voire refoulés puisque dans la séance analytique ils ne pourront s'extruder que sous forme de signifiants qui s'échappent de l'inconscient et, plus encore, échapperont à l'analysant qui ne s'entend pas parler durant le temps de cette expérience en libre association. L'enfant n'est pas nommé «objet» directement, quoiqu'il peut recevoir des terminologies qui s'y apparentent : mon petit bouchon, ma puce, ma crotte... Ce dernier terme relevant déjà du stade anal qui ferait fixation pour la mère,. L'enfant décide de s'affirmer en se nommant du NON qui fait nomination de quelque chose de sous-jacent : la différenciation en devenir qui le ferait déjà s'être un peu autre que l'objet phallique de sa mère en direction de l'appropriation du Je au stade du miroir qui ouvre à la différenciation sexuelle de l'Oedipe. Le stade anal, dans ce qu'il s'agit de donner ou pas cette partie de soi que sont les fécès ressemble fort à un quelque chose qui peut-être fait trou de la jouissance ou pour la jouissance ! Tandis que le stade du miroir, d'un Je qui se nomme en place du On habituellement utilisé pour se qualifier, ce Je vient faire affirmation à être d'un Je suis annonciateur du Je suis à venir nommé par celui qui en a terminé avec son expérience analytique, advenu du parlêtre.

Ainsi donc, l'Autre ne nomme pas son désir désirant, pourtant il existe bien et beaucoup. L'en-

fant n'est pas nommé substitut de phallus, mais il l'est bien tout autant qu'objet. L'inconscient, les pulsions existent sans être nommés. Il y a de ce qui existe mais qui ne peut être nommé, si non lors de l'expérience analytique par des chaînes de signifiants en signature : le désir, la jouissance, le phallus, la fonction phallique, le manque, le refoulement, le trou, le trou du manque, la métaphore du Nom-du-Père... Pourrait-on dire que seul existe ce qui est dit de manière manifeste ? Ce qui est latent n'existerait pas tant qu'il n'est pas nommé ? Et nous serions là encore dans le champ de l'expérience analytique où l'Analyste nomme ce qui est dit, et non entendu par l'analysant, des signifiants qu'il extrude. Le champ de l'expérience analytique serait l'espace qui permettrait de nommer ce qui est de l'invisible à travers le recueil de l'Analyste des signifiants (lapsus, rêves, actes manqués...). Autrement dit, le lapsus prend existence dans le réel d'être nommé par l'Analyste pour finalement être entendu et nommé par l'analysant en faisant passage de l'imaginaire au réel par le symbolique et en faisant le passage peut-être d'analysant vers Analyste.

La non nomination en symbolique de la castration entérine l'idée, voire le fait, de perpétuer l'illusion, l'hallucination de la période orale à être le phallus de l'Autre.

En ce sens, nous pourrions valider l'hypothèse que ce qui n'est pas nommé en inconscient existe forcément, d'autant plus que ce qui s'en échappe et nous en échappe contrôle toute notre vie psychique ; mais que pour que l'adulte se gagne à lui-même en s'être et parlêtre, il doit y avoir , semble-t-il, nomination sous la forme de l'interprétation en re-castration menée par l'Analyste.

{Ne pourrait-on pas écrire ?

Nomination = parole → Langage

$\underline{f(N)} - S \rightarrow \underline{f(L)}$ où I = imaginaire R = réel S = signifiant N = nomination L = langage
I R

la barre serait ce qui fait passage de ce qui est en-dessous vers ce qui est au-dessus.}

Se nommer «je suis untel, prénom, Nom» signerait dans un commencement que je me reconnais dans qui je suis en conscient. Le parlêtre se reconnaît davantage dans ce qu'il s'être en inconscient?

Chantal Belfort (rédactrice) et Stéphane Moreau

De ce qui fait langage en la nomination

Il est intéressant de re-venir sur la question « Qu'est-ce que la nomination ? » et de l'importance de ce concept dans notre champ psychanalytique, en regard des valeurs nouvelles en notre société moderne. Certains concepts, d'origine psychanalytiques, sont mystifiés et introduits dans des discours et attitudes comportementales visant à, non stigmatiser, mais bien produire et reproduire de la forclusion du Nom-du-Père et par là-même de la psychose dans l'éviction toujours plus prononcée du Père*, mais aussi du père dans ce qu'il se devrait de l'imaginaire devenir réel pour s'habiller de la symbolique donnée par la métaphore du Nom-du-Père qui, avec le symptôme, ferait quart élément pour maintenir le nouage du réel, de l'imaginaire et de la symbolique.

La nomination serait ce concept qui mène à l'action de nommer, à faire nomination. Ainsi, en nommant le nom propre, par exemple, au-delà du rappel d'une ascendance et la projection éventuelle du désir d'une descendance, nous y retrouvons en émergence ce qui peut s'identifier du désir de l'Autre et ainsi donc de ce qu'il en est du manque, dès lors le masque de la nomination tombé, d'une extrusion de signifiants en échappée. Cette nomination, parolée ou silencieuse (telle la castration), fait passer dans le champ du langage, en ce sens qu'en fait elle s'essaye à nommer un réel, la Jouissance. Elle fait passage d'un imaginaire halluciné, ou fantasme, au réel par la symbolique. Ainsi, la métaphore du Nom-du-Père, en posant la castration, nous invite à l'éviction, non du père, mais bien de la mère dans ce qu'elle cherche à s'imposer à l'enfant par sa loi oedipienne et à dénier ce qui d'elle doit s'être femme pour permettre à l'enfant d'évoluer vers le Je du stade du miroir et plus encore vers un sujet, non plus d'elle assujetti comme objet substitut de phallus, mais sujet de l'inconscient.

Le fait sociétal est de plus en plus dans la suppression du père réel qui aurait pu se nommer homme et dans ce qu'il est le chef de famille - pourrait s'entendre peut-être «le chef de la horde !». Ainsi se joue aujourd'hui le papa poule, le papa au foyer, le papa faisant congé ma(pa)ternel qui vient ainsi à déj(n)ouer peut-être du noeud borroméen. De l'homme ou de la femme, qui pose la loi ? Qui a le phallus ? Sociétalement, il ne règne actuellement qu'une confusion à s'être ou le faire signe l'ignorance de langage et donc de la nomination autour de la loi dont l'homme est en réalité porteur par le phallus dont il est possesseur. L'enfant, au lieu d'être à sa place, celle du larron de la triade oedipienne + 1 (si l'on tient compte du phallus qui fait office du + 1, en rappel du schéma du désir de Lacan) prend langage pour poser sa seule loi, celle en forclusion du Nom-du-Père dans laquelle il oeuvre à péréniser son désir pour sa mère

dans la loi oedipienne de sa mère autour de son propre désir désirant pour lui. C'est de cette confusion en forclusion que l'enfant peut se cheminer vers la psychose ainsi mise dans le langage de ses dérives sur les rives du délire - sans foi ni loi, ni repère, ni castration, ni métaphore du Nom-du-Père. Peut-être reste-t-il place pour un père imaginaire qui ne peut qu'affirmer la forclusion dans ce qu'il reste seul et non noué, absentifié d'un père réel, mais surtout de la fonction du père symbolique.

La nomination fait passer dans le champ du langage d'un passage qui, cliniquement, se pourrait mener à l'Audition en-passe qui fait l'analysant ancien, sujet de l'inconscient passant, continuer à faire langage de la nomination, dans ce que la jouissance ne serait alors plus vue et nommée par lui que comme telle. Il devient, avec la fin de son analyse, celui qui sait se nommer homme, femme, mais aussi celui qui sait nommer, dans le langage, le symptôme. Nommer le symptôme donne acte, s'il en est, de la fin d'une analyse, c'est aussi donner reconnaissance au Père* dans le langage, dans ce qu'il fait structure, fonction de poseur de castration. Le Père reste le poseur de la loi d'interdit de l'inceste, d'une triade oedipienne incontournable, celle de la mère, l'enfant et le phallus qui pourrait s'écrire dans l'après-castration : homme/femme/enfant.

D'un questionnement sur une thématique possible « L'Oedipe est-t-il mort ? », il serait de se pencher plus avant sur ce qu'il en est du savoir borroméen qui met en exergue justement la castration, l'Oedipe, nouant le réel, l'imaginaire avec ce qui est de la symbolique, le symptôme avec le Père pouvant jouer le rôle de quart élément qui entretient le lien entre les trois noeuds.

*Dans l'acception du Père entendu dans sa fonction symbolique et non ici tel l'individu, l'homme père.

Chantal Belfort

Délire et quart élément à coloration magique

Madame A, est une femme de la quarantaine, mariée et avec deux enfants. Elle vit en province et se plaint d'entendre des voix qui lui commandent un certain nombre d'actions. Ces phénomènes, selon elle, de contacts avec des esprits, remontent à quelques années, avec la naissance de son deuxième enfant. Elle reconnaît avoir pratiqué la médiumnité, l'écriture automatique, ainsi que le pendule. Quand elle entend ces voix, elle cherche à entrer en contact, à savoir qui sont ces esprits et ce qu'ils veulent. Elle précise ne plus vouloir accomplir ces actions de contact, mais y être obligé par « eux ». Elle précise qu'elle n'est pas folle, car elle a des enfants et sait très bien ce sont des esprits et que l'on doit l'en débarrasser. Elle ne veut pas de médicaments ou aucun travail de type psy, car elle va très bien, elle est en bonne santé. Il faut juste lui retirer ces esprits, qui lui parlent, lui font sentir des «choses» sur le corps, sur le sexe. Mais elle ne relève pas de la psychiatrie, elle sait ce que c'est, elle a une belle soeur psychologue (en fait qui fait des études de psychologie). Elle a consulté de nombreux médiums, voyants, guérisseurs et même exorcistes. Personne ne peut être assez fort ou comprendre pour la libérer ; personne ne peut la comprendre et savoir comment ils l'a possèdent.

Bien avant la naissance du dernier enfant, elle avait des « manifestations », c'est d'ailleurs ce qu'elle recherchait à posséder, pour pouvoir aider les gens, pour pouvoir se faire exister en ce nommant d'une nouvelle réalisation : celle qui entend et reçoit des voix, et non plus seulement celle qui resterait comme toutes les autres femmes, dans l'anonymat. Mais l'envahissement se fait sentir, et elle souhaite que cesse ces présences. Comme elle ne contrôlait pas avant, la relation avec les autres, et bien loin s'en faut, l'Autre, désormais elle est en présence de nouveau d'un non-contrôle, celui des voix, des injonctions, qui la coupent d'une vie de famille. En effet, elle ne peut rien dire à son entourage ; au début, elle était quasi fière de cette puissance de maîtrise. Mais peu à peu, elle en vint à ne plus contrôler, et de ce fait à ne plus pouvoir se nommer de cet état de contrôle.

Sa demande d'aide, sur le plan magique, se solda aussi par un échec (du fait de l'absence de tout esprit, mais d'un épisode psychotique à délire, consécutif à l'échec de la métaphore du Nom-du-Père). L'espace d'un moment, elle peut faire obstacle à l'installation d'un délire plus conséquent, pas cette nomination, face au thérapeute, comme celle qui se nomme de la non folie, mais de la possession.

Son système de croyance, antérieur ou concomitant à son délire, lui permet de mettre en place un quart élément favorisant le non dénouage du noeud borroméen. Le noeud de l'imaginaire,

non lié par le noeud symbolique, du fait d'une relative forclusion du Nom-du-Père (de ce qui en est possible au savoir de ce cas clinique, du fait de son opposition à toute parole sur son enfance). Quand il lui fallu se nommer ou être nommée de la qualité de mère, le socle psychotique s'instaura en délire. Et ce s'appuyant sur le champ d'une croyance et d'un tissu qui avait déjà permis une conversion à l'identité : être celle à qui l'on parle, en place d'un autre sujet lui parlant. Le monde des esprits s'adressant à elle, comme substitut à l'impossibilité de s'entendre, d'entendre de ce qui faisant manque en elle. Ici, comme si l'esprit parlant, la nommant de cette capacité, de ce pouvoir, la mettait à l'abris d'une faille, du trou du réel et d'un imaginaire reconstruit pour parer, à la faille de l'acte de nomination.

Croire en la voix extérieure d'un esprit, c'est ne pas se laisser confronter à ce qui pourrait se faire trou du manque, quant à la castration et à la fonction métaphorique du Père. Mais donner en contrôlant ou en voulant contrôler la voix des esprits, c'est aussi faire retour au père, par le champ d'un désir qui se perd dans les limbes du délire. Délire qui n'est pas reconnu comme tel, et qui d'ailleurs ne peut pas être reconnu comme tel, car ce serait faire écrouler ce quart élément, ce qui maintient le nouage borroméen. Madame A ne peut pas renoncer aux voix, malgré ses demandes, son désir est plus fort ; désir d'être nommée en substitution d'une nomination forclosée. Elle ne peut, et cela semble durer, que maintenir la recherche de nomination compensatrice : être nommée comme possédée des voix, pour ne pas se retrouver sur la voie d'une rupture plus conséquente avec le réel. L'assemblage délirant de type ésotérique, parce qu'il semble donner, une explication, une logique, est une structure de re-nouage. Même si ce re-nouage, n'en efface pas pour autant la forclusion et le socle psychotique. Dans le champ d'un milieu qui intègre ces explications, ces possessions, elle peut continuer encore un certain temps à maintenir le noeud borroméen, et par conséquent retarder un délire plus important. Mais, certainement, le conflit, entre le vouloir de rompre avec ces voix, et la satisfaction compensatrice indirecte de les conserver et d'être nommée d'un mal extérieur à elle, et dans lequel elle n'aurait aucune responsabilité, ne peut s'instaurer longuement.

Le risque d'une déréalisation plus importante, avec une intensification des processus paranoïaques, peuvent être envisagées à court terme. Nous assistons à l'impossibilité du déni de l'existence de ces voix, comme manifestations extérieures, ce déni s'appuyant sur les créneaux de croyances ésotériques, ici pernicieuses, car inhibitrices d'un travail sur la psychose, et dans le même temps ces croyances favorisent une certaines barrières à un délire plus massif. Tant que Madame A trouvera de la nomination, comme non psychotique et comme femme choisie des esprits (et ce même si elle reconnaît ne plus le vouloir), elle maintiendrait une psychose dans un gradient, lui permettant encore une vie sociale.

Mon système de référent religieux me permet, au moins sur le plan de la croyance, de pouvoir envisager d'autres réalités que celle directement cautionnées du réel visible. Toutefois, cela ne justifie nullement l'accessibilité à la superstition et aux dénis de la métapsychologie freudienne, en matière de sujet, et de sujet de l'inconscient. L'extrême difficulté à intégrer le champ de la responsabilité comme sujet parlant et à se devenir parlêtre, ne peut que faire apparaître, non pas l'espace des esprits, mais celui du déni de l'Autre. Ce déni de l'Autre (acte inconscient), s'appuie pour maintenir le nouage, d'un discours imaginaire, qui ne fait que signer la faille du symbolique et la rupture du réel.

« On me parle », « on me commande », « les esprits prennent possession de moi », ces expressions dites masquent le dire de la forclusion, et évacuent le sujet dans sa capacité au langage. Le langage qui troue l'économie psychique et non plus le discours extérieur qui tente d'annihiler le trou du manque, le trou du sujet parlant. Comme Madame A, ne peut accepter de se dire, qu'elle ne sait pas ce qu'elle dit, alors elle le fait dire de l'extérieur, en occultant qu'elle est à la fois de l'Un et de l'Autre et non pas de ces autres, ou plus exactement de ses autres à elle vidés de l'Autre.

Il conviendrait d'interroger toute affirmation de « guidance » d'esprits, comme un mal-à-dire-langage en faille d'instauration structurante à la cause de l'Autre. Du point de vue de croyances religieuses, l'intégration à l'existence de forces spirituelles (anges, esprits) ne peuvent être bannies, mais pas non plus, dans le même temps servir de justification à toute faille de la sujettisation, à tout déni de la castration, à toute quasi forclusion de l'Autre. Si la psychose peut être prise en compte dans une perspective psychanalytique, quant elle ne s'instaure pas d'une installation trop conséquente du délire et des processus de déréalisation, il convient d'être prudent avec le discours ésotérique. La difficulté pour mener le travail analytique viendrait de la dimension pernicieuse de la nomination. Quand, à la fois elle fait forclusion et quand dans le même temps elle s'instaure donc du délire lui-même. Le délirant, ne se reconnaissant pas comme tel, et installé dans un champ de réponse magique, opposera, comme ultime résistance, toute intervention du psychanalyste, pouvant devenir par son déni de la situation de possession, un véritable persécuteur. La marge de l'analyste est très faible, à la fois ne pas instaurer le déni de croyance, ni le renforcer non plus. Le transfert, qui peut se manifester dans la « nomination » d'une confiance ou d'une non confiance envers l'analyste, peut favoriser le travail de parole. Et ce dans la limite, où la personne ne s'instaure pas que de la simple demande d'un dire de libération du pouvoir des esprits. La plupart du temps, comme dans le cas de Madame A, l'analyste sera confronté à l'impossibilité de tout travail analytique. La relative maîtrise du délire sera patente, avec la multiplication des rencontres uniquement à caractère pseudo-magique, qui la

confronteront dans son champ de défense, et dans cette possibilité à se nommer non folle et choisie ou martyrisée des esprits, en compensation d'une nomination forclosée. L'impossibilité de quiconque de la libérer de ses voix, la maintiendra, du moins un moment, dans le renforcement de ce quart élément magique. Un réel de confrontation avec ce qui est de l'essence de la nomination symbolique devrait amplifier l'espace du délire et pourrait instaurer une pathologie, beaucoup plus lourde, psychologiquement et socialement.

Toute cosmogonie religieuse, ne saurait se prévaloir d'un quelconque pouvoir à intervenir sur le plan de dérèglement physique ou psychique. Pour ma part, et c'est en ce sens que j'essaie de m'orienter, la croyance religieuse et ses pratiques doivent demeurer l'apanage du champ de l'âme. Il est nécessaire d'apprendre à identifier et ensuite à reconnaître que les troubles de la psyché, ne sont pas étrangers à l'individu, mais que ces troubles sont justement ce qui n'est pas passé dans le champ du langage. Ni jugement, ni culpabilité à mettre en oeuvre, la psychanalyse, nous enseigne que les symptômes visibles (j'entends par là, les symptômes névrotiques, psychotiques ou ceux de la perversion), ne sont que l'expression de l'inconscient. Le combat contre ces « forces du mal » n'est que celui du mal-à-dire.

Thierry Piras